

■ Kostis Gkotsinas, *Poisons sociaux. Histoire des stupéfiants en Grèce (1875-1950)*, Athènes, École française d'Athènes, « Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome », 2022, 380 p.

« Depuis hier, le nom grec jouit des honneurs d'une détestable publicité et ce à l'échelle internationale » (p. 202), se récrie, en 1933, un journaliste du quotidien national *Eleftheron Vima*. La presse du monde entier commente alors les agissements d'un certain Élias Éliopoulos, né au Pirée, éduqué à Istanbul (dans le très prestigieux établissement américain Robert College), fournisseur de l'armée grecque durant les guerres balkaniques et la Première Guerre mondiale et à la tête, de 1927 à 1932, d'un réseau de stupéfiants qui « s'étendait de New York à Tientsin en Chine, en passant par Hambourg, Paris, Athènes et Alexandrie » (p. 199). Deux ans plus tôt, la police avait débarqué dans un appartement du 16^e arrondissement de Paris, chez le banquier Athanase Éliopoulos, frère et associé du premier, où deux complices venus régler des comptes livreront aux autorités les premières informations sur les agissements de la bande. Élias Éliopoulos sera arrêté en novembre 1941 par le Bureau of Narcotics des États-Unis, en tant que « *senior partner in top international drug organisation* » (*Life Magazine*, cité p. 199). Lui se présentera comme armateur. Pour la période 1927-1942, les archives nationales américaines comptent des dossiers sur pas moins de trente et un individus aux noms grecs suspectés de trafic de stupéfiants, mais on risquera à se demander avec l'auteur si ce n'est pas Éliopoulos précisément qui a inspiré à Hergé le Roberto Rastapopoulos des aventures de Tintin.

Dans *Poisons sociaux. Histoire des stupéfiants en Grèce (1875-1950)*, Kostis Gkotsinas, chercheur à la Fondation hellénique des recherches scientifiques, analyse comment les « paradis artificiels » deviennent, quelques décennies après l'ouvrage de Baudelaire, une question sociale de premier ordre, un problème sanitaire mondial dont s'emparent à l'unisson le droit international, la littérature médicale (qui n'hésite pas à se faire moralisatrice) et une florissante presse quotidienne portée au sensationnalisme. Le cadre est celui d'un État grec en transition, mais hautement connecté, nœud constitutif d'une histoire globale qui est celle d'un certain capitalisme. Deux stupéfiants tiennent le devant de la scène : le haschich d'abord, que l'on cultive massivement dans le pays, concurrencé au tournant des années 1920 par l'héroïne, drogue de laboratoire portée par un nouveau mode d'usage à l'efficacité redoutable, l'intraveineuse.

Pour écrire cette histoire sociale de la toxicomanie, l'auteur articule plusieurs types de sources : documents officiels nationaux et internationaux ; écrits « d'experts » : policiers, juristes, médecins ; journaux nationaux et locaux de Grèce, prompts à lier stupéfiants et criminalité. Il traque la parole des usagers et des trafiquants là où elle s'exprime : dans de rares autobiographies (et d'abord celle du célèbre musicien de *rébétiko* Márkos Vamvakáris, très familier du problème), dans le verbatim livré par les policiers, les psychiatres et les journalistes, mais également dans le vaste fonds de chansons populaires que l'on nomme *rébétika* et qui tissent la sociabilité des fumeries de haschich et plus largement du prolétariat athénien (« on estime que, dans la première partie du xx^e siècle, on a enregistré entre 350 et 600 interprétations de chansons portant sur les drogues, notamment le haschich, et sur leurs lieux de consommation », p. 9).

L'ouvrage est construit en deux parties, de quatre chapitres chacune. La première, « La scène grecque des stupéfiants », étudie l'évolution historique du problème de la « toxicomanie » : l'introduction de la culture du chanvre indien dans le Péloponnèse au milieu des années 1870, les atermoiements d'un État fortement agricole face à la mise en place d'une régulation internationale, la prohibition de la culture, du commerce et de la consommation du chanvre votée en 1920 mais difficilement mise en place, la résistance des cultivateurs qui cherchent à écouler leur stock et basculent dans l'économie illégale... En 1921 et 1922, l'Allemagne vaincue paie une partie des réparations de guerre sous forme de produits pharmaceutiques – cocaïne, héroïne, dionine –, et ce sont ces drogues de laboratoire, principalement l'héroïne, qui occupent dorénavant la scène grecque des stupéfiants, importées illégalement ou produites clandestinement dans des laboratoires improvisés. S'organise un monde de la drogue, interlope, que l'auteur cherche à saisir dans ses transformations, de même que les discours et dispositifs que mobilisent en retour policiers, juges et médecins.

La seconde partie, « Peurs toxiques », se concentre sur le foisonnement discursif que produisent les stupéfiants, leur commerce et leurs effets, à une période marquée par les revendications ouvrières, l'idéal communiste et la peur du « rouge ». La toxicomanie est de tous les discours : nationalisme, eugénisme, familialisme... À l'instar de Karl Marx qualifiant la religion d'opium du peuple, la toxicomanie devient une pathologie « bonne à penser » pour les commentateurs de l'époque, qui s'en inquiètent autant qu'ils la manipulent dans leurs discours, stigmaté de la société communiste pour les uns, de la société bourgeoise pour les autres, mais aussi figure de l'autre : l'ouvrier, le pauvre, l'étranger... Par la multiplication des perspectives se déploie alors la sociologie d'une époque, ses antagonismes, ses marges et ses angoisses (la mère de famille qui tombe dans la drogue, l'étranger qui corrompt la race mais également, moins familier dans les journaux contemporains, le militaire toxicomane).

Au fil des pages se dessine une Athènes somme toute provinciale et des acteurs grecs au premier plan du capitalisme mondialisé, de même que l'envers de l'économie-monde en expansion : la figure de l'addicte, qui inquiète les métropoles modernes depuis les guerres de l'opium jusqu'à la crise étatsunienne des opioïdes. Et l'on saisit toute la portée d'une histoire des stupéfiants pour écrire une autre histoire de la Grèce contemporaine, à la fois sociale et connectée. On voudrait certainement en savoir plus sur Élias Éliopoulos et sa bande, sur « les laboratoires d'héroïne des frères Yorgi et Niko Djamadani découverts à Istanbul en 1932 et 1933 » ou « la fabrique de morphine de Marcos Théodorides, personnalité notoire à la tête de la "Grande Maison de commerce d'opium" à Galata » (p. 71), de même que sur les raisons pour lesquelles, après 1950, « la question de la "toxicomanie" semble être sortie du débat public, jusqu'au début des années 1980 » (p. 284) ; mais Kostis Gkotsinas livre, en 380 pages, une analyse minutieuse d'un « problème social » en construction de même qu'une histoire décapante du Royaume de Grèce. Perspective réjouissante dans une période où l'histoire contemporaine de ce pays fait l'objet d'une attention limitée dans la littérature universitaire en français. Pour ne rien gâcher, l'édition est soignée, les illustrations bien choisies et le texte complété par de riches annexes.

Nicolas ELIAS